

## De la Beauté comme chemin...

Françoise Faucher

Numéro 92 (3), 1999

Sens et sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16470ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faucher, F. (1999). De la Beauté comme chemin.... *Jeu*, (92), 87–89.

Françoise Faucher  
 (Prospero) dans *la Tempête*  
 de Shakespeare, mise en  
 scène par Alice Ronfard  
 (Théâtre Expérimental  
 des Femmes, 1988).  
 Photo : Louise Oligny.

FRANÇOISE FAUCHER

## De la Beauté comme chemin...

**C**omment dire cela ?

Un jour, j'avais quatre ou cinq ans, je suis allée au cinéma avec ma grand-mère. Sur l'écran, Greta Garbo mourait dans *la Dame aux camélias*. Son visage m'a bouleversée. J'ai vu qu'il était beau.

Un dimanche, enfant, j'étais à l'église. La musique a fait place à un silence impressionnant, toutes les têtes se sont inclinées avec ferveur, un rayon de soleil a traversé le bleu profond d'un vitrail pour venir caresser le visage de la Vierge peinte. J'ai cru la voir sourire.

J'ai su que c'était beau.



Jean Marchand et Sylvie  
Drapeau dans *Elvire Jouvét*  
40, mise en scène par  
Françoise Faucher au  
Théâtre de Quat'Sous en  
1988. Photo (à la reprise en  
1991) : Christine Thibodeau.

Plus tard, en vacances, je me trouvais en Bretagne à l'extrémité du Finistère : le spectacle grandiose de l'océan se fracassant sur les rochers de la Pointe du Raz, tant de puissance, tant de grandeur ; cette Beauté.

J'ai su, ce jour-là, que Dieu existe.

Quand, plus tard encore, j'ai eu accès au théâtre, il m'a semblé que toutes les beautés entrevues s'étaient donné rendez-vous. Là était le lieu magique, le lieu de tous les possibles. L'étrange messe qui se déroulait sous mes yeux me projetait bien au-delà de moi, en étroite communion avec les autres fidèles (spectateurs) venus chercher, dans le silence religieux, une réponse. Quelle réponse ? et à quelle question ? Après cinquante années de métier, je ne saurais le dire avec précision, mais je peux affirmer que, pour moi, théâtre et spiritualité sont intimement liés ; que j'ai la certitude de faire œuvre d'officiant et de répondre véritablement à une vocation.

Est-ce à dire qu'on entre en théâtre comme on entre en religion ? Je ne le pense pas ; l'engagement n'est pas du même ordre. La vie religieuse sous-entend une foi, un lien d'amour absolu avec Dieu. Dans la vie de théâtre, il s'agit plutôt d'une quête guidée par l'intuition de quelque chose de plus grand, de plus haut à atteindre ; un manque à combler ; un besoin de partager, de donner, de servir ; un désir d'être aimé, ô combien ! ; une douleur sourde comme d'une absence (absence de qui, absence de quoi ?) ; obscur pressentiment d'un au-delà... Oui, pour moi, le théâtre est d'ordre spirituel, absolument (allié à un savoir-faire qui est la fierté de tout artisan digne de ce nom). Toute œuvre d'art est à la fois spiritualité et savoir-faire. L'art est spirituel. La beauté me paraissant être le signe reconnaissable, évident, d'une Présence.

Le théâtre se présente comme le culte très ancien d'une religion que l'Homme s'est inventée pour se révéler à lui-même, et le comédien est l'officiant de ce culte promu au titre d'interprète, de « passeur » d'émotion, de révélateur de beauté et de vérité par la grâce de son travail, de son talent, de cette faculté très particulière, hors norme donc un peu inquiétante, qui consiste à faire passer, à travers rires ou larmes, du « comme si c'était vrai » pour du « plus que vrai ».

Étrange aventure que celle qui consiste à mettre sa propre sensibilité au service d'un personnage sorti de l'imagination d'un auteur, de donner corps à un rêve pour venir toucher l'autre, l'« attendant » venu là, dans l'obscurité d'une salle de théâtre, recueillir un petit éclat de lumière.

Quand on est sur scène, il arrive (oh ! pas tous les soirs, mais quelquefois et ces fois-là vous gratifient du dur labeur de dizaines d'années), quand on est sur scène donc, il arrive parfois que l'on se sente aspiré vers le haut, comme dans la prière ou la méditation. Peut-être pas en jouant Feydeau ou Labiche, bien que... Une sorte de lévitation de l'esprit (ou de l'âme). Sensation palpable. Certitude : le théâtre se fait à la verticale.

Le théâtre est un cérémonial. C'est une messe faite pour célébrer l'être humain dans sa fragilité et sa grandeur. Et rien n'est plus bouleversant pour nous, gens de théâtre, que le silence qui accueille la parole. Un soir, il y a quelques années de cela, je m'étais faufilée au balcon du Théâtre de Quat'Sous pour « vérifier » comment se déroulait le spectacle que j'avais mis en scène. Je sortais du tohu-bohu du centre-ville à l'heure de pointe et j'entrais là, dans le temple. Les mots d'*Elvire Jouvét 40* montaient jusqu'à moi dans toute leur force et leur pureté. Les comédiens étaient d'une beauté bouleversante, comme illuminés de l'intérieur, humbles et grands tout à la fois, « au service de », et les spectateurs semblaient suspendus à leurs lèvres, avec ferveur, dans un silence religieux.

Et cela était beau.

Et j'ai su que c'était un grand mystère.

Et je n'ai pu que dire merci. **■**